



En février 2020, je m'envolais au Mexique avec Emmanuelle Corne, photographe documentaire qui travaille sur des sujets sociaux et sur le genre, pour participer à la V^e Brigade nationale de recherche de personnes disparues qui se déroulait du 7 au 22 février 2020 dans le nord de l'État de Veracruz.

J'ai exploré ici une écriture anthropologique en m'appuyant sur les photographies d'Emmanuelle qui ont inspiré les textes qui suivent. De son côté, Emmanuelle a accompagné mes recherches ethnographiques pour les enrichir de son regard photographique.

Le résultat de cette collaboration est donc une alliance de textes et d'images qui se font écho et s'éclairent en miroir depuis ces retours d'expériences organisés en trois volets : le premier relate un jour de recherche « dans la nature » (*en campo*) à « La Gallera », un ancien camp d'extermination appelé aussi « cuisine » dans le nord du Veracruz (cf. *Sur les traces des disparu.e.s dans le Veracruz I*) ; le second se concentre sur le travail photographique d'Emmanuelle autour des recherches « en vie » (cf. *Sur les traces des disparu.e.s dans le Veracruz II*) dans les églises, les prisons, les écoles ; le troisième se penche sur les liens politiques et affectifs qui se tissent au sein de la Brigade (cf. *Sur les traces des disparu.e.s dans le Veracruz III*).

Sabrina Melenotte

Sur les traces des disparu.e.s dans le Veracruz I (Chercher dans la nature)

Texte

Sabrina Melenotte

Photographies

Emmanuelle Corne

La V^e Brigade nationale de recherche de personnes disparues

En 2020, la Brigade s'est composée de 72 collectifs et organisations civiles de familles de personnes disparues provenant de 20 États du pays. Entre 200 et 300 personnes se sont rendues dans le nord du Veracruz pendant 15 jours, hébergées par le diocèse de Papantla sur un terrain privé de l'Église catholique (*Casa de la Iglesia*) et accueillies par le collectif local Familiares en Búsqueda María Herrera, nom éponyme de la fondatrice qui cherche quatre de ses fils (Jesús Salvador, Raúl, Gustavo et Luis Armando) depuis 2008, avec ses deux fils restants Juan Carlos et Miguel (cf. *Dans la peau d'un chercheur de fosses clandestines ; Anciennes et nouvelles disparitions*).

Chaque jour, les familles de disparu.e.s se divisaient entre les axes de recherches de personnes disparues, « sur le terrain » et « dans la nature » (*búsqueda en campo*), et depuis peu des recherches « en vie » (*búsqueda en vida*) pour obtenir des informations dans les prisons, et sensibiliser dans les écoles, les places publiques des villes de la région et les villages paysans et/ou totonaques (cf. *Buscar en vida*), grâce au travail du diocèse et de l'église catholique progressiste.

Lors des recherches « sur le terrain » et « dans la nature » (*búsqueda en campo*), le Centre de défense des droits de l'homme « Miguel Pro », le diocèse de Papantla, les Marabuntas et les solidaires, d'une part ; la police fédérale

et scientifique du Parquet (Fiscalía General de la República, FGR), et la fraîchement créée Commission nationale de recherche de personnes disparues (Comisión Nacional de Búsqueda, CNB) d'autre part, accompagnent les familles. Les membres de la nouvelle Commission fournissent les pelles et les pioches, mais les familles, bonnes connaisseuses du matériel à employer, se plaignent du manque de robustesse des outils achetés hâtivement, notamment les machettes, mal affûtées et peu solides. Elles observent aussi, non sans raillerie, que les représentants institutionnels sont peu actifs.

Chercher une aiguille dans une botte de foin

La « guerre contre le narcotrafic » transforme en profondeur les pratiques des familles de victimes, notamment leurs savoir-faire pour « lire » la terre « violentée » et « déterrer l'impunité », comme le répète Juan Carlos Trujillo. Les familles, essentiellement des mères, partent à la recherche de leurs êtres chers en repérant les traces des violences laissées dans la nature telles des empreintes, des signatures du crime, qui deviennent des indices aujourd'hui et les preuves de demain.

**« La terre a été violentée
et nous voulons
déterrer l'impunité »,
Juan Carlos Trujillo**



Nostalgie de la lumière

Le réalisateur chilien Patricio Guzman rend bien compte dans son film *Nostalgie de la lumière* (2010) des couches sédimentées d'histoires dans un même paysage : le désert d'Atacama est bien plus riche et complexe qu'une simple surface de sable aride et sans vie. Il est devenu le lieu unique au monde de l'étude des astronomes du ciel et des étoiles ; celui des archéologues qui explorent l'origine de la vie et des premières civilisations ; et, après la dictature de Pinochet, le lieu où les mères de disparu.e.s déambulent à la recherche de restes humains ensevelis sous terre. Le réalisateur va dans le même sens dans *Le bouton de nacre*, puis dans *La cordillère des songes*, faisant de la nature la détentrice des secrets de l'histoire d'un pays.

La nature y devient bien plus qu'un paysage à contempler : elle est d'abord idyllique, dévoile sa beauté au premier regard, mais au fur et à mesure qu'on l'explore et pénètre dans ses entrailles, elle dévoile des secrets obscurs.

À l'instar d'une nostalgie guzmanienne de la lumière, des montagnes du Guerrero au désert du Sonora, les différents paysages hébergent des secrets de l'histoire mexicaine que les familles font jaillir des entrailles de la terre, en dessinant une cartographie souterraine d'histoires individuelles et collectives. Les paysages recouvrent donc plusieurs strates, géologiques et mémorielles, de violences enfouies, silencieuses, invisibles qui font dire aux familles à déclarer que « le Mexique est une énorme fosse ». L'exploration de ces strates géologiques est aussi une exploration temporelle et émotionnelle contenue dans des paysages sensibles et politiques à la fois, d'une nature pléthorique changeant d'évocation quand elle est associée aux recherches des familles. Les paysages de la disparition offrent donc plusieurs niveaux de lecture, tels un palimpseste de sensibilités au milieu d'environnements bucoliques déshumanisés, caractérisés par une faune et une flore heurtées ou délaissées en raison des violences récentes.

Les familles marchent sur des territoires vastes et inconnus qui rappellent les *terrae incognitae* (Wright cité par Colombo, 2017) restées un temps hors de la portée des hommes. Leur marche dans ces limbes dantesques à la recherche de morts resignifie ces paysages, par une quête qui cisèle la végétation à coups de machettes et de branches qui se fendent et ouvrent de nouveaux sentiers matériels et symboliques. En perçant la nature chaotique, les familles créent une connexion, à la fois horizontale et verticale, entre le monde des vivants et celui des morts. En marchant avec le regard concentré sur ces espaces vastes et étendus, les familles cherchent « au-dessus » de potentielles victimes enterrées sous leurs pieds, créant un « ima-

ginaire vertical », ainsi qu'un dialogue horizontal entre elles (Colombo, 2017), une communion sans cadre religieux ou rituel catholique et qui se passe de mots.

Ce regard collectif dédié entièrement à des découvertes de « trésors » génère de nouvelles routes mentales et géographiques qui ajoutent une couche supplémentaire au palimpseste des nécropouvoirs. Les *terrae incognitae* sont investies et appropriées par ces pionniers d'un genre nouveau qui créent à leur façon un lien entre les disparu.e.s et leur possible destin final : en retrouvant des fosses clandestines que les criminels imposaient comme dernières demeures clandestines à leurs victimes pour camoufler leur crime, les familles offrent aux « cadavres anonymes » retrouvés la possibilité de devenir des « défunt.e.s » en les réintégrant au corps social et en conjurant ainsi la malemort.

Des corps sur terre pistant d'autres corps sous terre : les « chercheur.e.s de fosses » partent sur les traces des disparu.e.s et mettent leur corps à rude épreuve en s'adaptant aux conditions climatiques de chaque région : le climat peut être tantôt très sec, poussiéreux, chaud, comme dans les déserts de Basse-Californie, du Chihuahua ou du Sonora (cf. *Les chercheuses du désert* ; *Dans les plis du désert*), tantôt très humide et lourd, comme dans le Guerrero ou le Veracruz (Melenotte, 2020a et 2021b).

L'immersion de tout son corps dans une nature omniprésente, foisonnante, luxuriante, ne peut que surprendre. Le corps trace et les gestes se répètent, mus par l'obstination du désespoir. Gratter, piocher, creuser, tamiser : autant d'actions qui révèlent la façon de fouler la terre, l'ausculter, la retourner. En parallèle, l'âpreté du climat ou la chaleur intense fatiguent les corps qui pistent sans relâche. L'errance, la lenteur, le souffle, le silence se mêlent à la détermination et l'action ponctuant l'espace-temps de la recherche de restes humains par une suspension où la déception de ne rien trouver menace toujours de poindre.

La détermination des familles à la fois étonne quiconque participe à ces recherches. Lors de ces recherches, elles sont littéralement prêtes « à tout » pour retrouver celles et ceux qu'elles appellent leurs « trésors », sans qu'importe leur âge, leur classe sociale, leur genre ou leur condition physique. La douleur devenue moteur d'action, elles surmontent bien d'autres peurs et plus rien ne les arrête : c'est comme si elles devenaient invincibles, affranchies. Elles sont prêtes à entrer sur des territoires interdits, dangereux, contrôlés dans le passé ou le présent proche par des cartels et des groupes ennemis qui se disputent « la place » (*la plaza*). Elles sont prêtes à surmonter l'abjection que peut susciter la vue de cadavres, dans des fosses ou des archives photographiques à la morgue. Elles sont prêtes à couper des herbes hautes à coups de machette des heures durant, à sentir la mort au bout d'une sonde ou d'une machette, à jeûner toute une journée, à grimper



Déboisement d'un terrain afin de mieux « lire » le sol, première étape nécessaire pour trouver les traces de l'enfouissement d'un corps, de vêtements, de pièces à conviction. Ici Yadira, co-responsable des recherches sur le terrain, est en première ligne. Elle ne compte ni ses efforts ni les heures passées à couper les herbes avec son équipement. La Lima, 11 février 2020, Veracruz.



Don Carlos creuse et plante souvent la sonde (*varilla*) dans la terre pour la sentir. La Lima, 11 février 2020, Veracruz.



Erika apprend à « sentir la mort », terrain privé du narcotrafiquant Puccini, aujourd'hui incarcéré. 15 février 2020, Veracruz.



sous un soleil de plomb, à affronter les animaux et insectes (araignées, tiques, puces, couleuvres, etc.) et éviter les plantes irritantes locales comme la *pica pica*.

Un jour durant la Brigade, sur un ranch abandonné que nous devons explorer à La Lima à 2h30 de Papantla, une moitié du groupe n'hésite pas à plonger jusqu'à mi-cuisses dans un lac pendant des heures pour chercher des restes dans l'eau. Ce jour-là, l'autre moitié du groupe dont je fais partie cherche le corps d'une jeune fille sur un bout de terrain abandonné d'une cinquantaine de mètres carrés et rempli d'herbes hautes et touffues. Nous savons juste que le corps affleure la surface, seul et maigre indice donné de façon anonyme par un paysan du coin qui n'en a pas dit plus, par peur des représailles. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. La méthode de prospection collective adoptée consiste à diviser en plusieurs parties un bout du terrain. Nous nous alignons en nombre suffisant pour couvrir la surface et avançons méthodiquement pour « nettoyer » le terrain à coups de machettes et de râteliers (*chapear*). Nous sommes debout ou courbés sous le soleil, et donnons de grands coups pour tailler les herbes sur un périmètre défini.

Le caractère erratique de la recherche n'a pas donné de résultat « positif » ce jour-là. En revanche, l'autre résultat est celui d'un paysage métamorphosé, un terrain « propre », mais aussi rasé et altéré par l'action des familles. Le soir, de retour à la Maison du diocèse, nous nous auscultons à tour de rôle pour nous retirer les nombreuses tiques minuscules tombées sur nous alors que nous coupions les plantes. Tel est le prix d'une recherche pour espérer aboutir à un résultat, que nous n'avons pas eu ce jour, mais qui servira aux prochaines recherches des collectifs locaux une fois la Brigade terminée.

La mise à l'épreuve particulièrement intense des corps qui pistent et tracent d'autres corps mobilisent pleinement les sens, notamment la vue et l'odorat. Ce dépassement de l'abjection que peut susciter le cadavre est saisissant. Généralement, ce sont les expert.e.s (les criminologues notamment) qui amènent une sonde (*varilla*) mais les familles s'en procurent elles aussi ou, en leur absence, leur substituent la machette.

Ce geste de « sentir la mort » est un savoir-faire qui ne s'apprend pas dans les manuels ou dans les protocoles : il se transmet et s'apprend entre les familles qui se professionnalisent et deviennent des expertes le temps des recherches. L'expérience sensorielle unique et subjective permet de distinguer une « odeur de mort » d'une odeur de terre ensevelie qui sent le mois. La frontière olfactive est ténue, alors au moindre doute, les familles creusent à la pelle et à la pioche jusqu'à trouver des éléments permettant de confirmer qu'il s'agit, ou non, d'une fosse clandestine.

Nombreux sont les savoir-faire qui circulent durant ces recherches au cours desquelles les familles se professionnalisent. Les compétences acquises et échangées lors de la Brigade dans la nature sont multiples : devenir chasseur et repérer les traces des violences dans la nature comme on lit les empreintes d'animaux, puis lire la terre et en extraire des indices qui serviront de preuves dans le futur ; devenir expert et interpréter les restes osseux que l'on retrouve, distinguer les os d'animaux des os humains, reconnaître les parties du corps ou les tatouages et les cicatrices ; devenir détective, voire reconstituer la scène du crime, mener l'enquête pour pallier les déficiences des institutions qui piétinent, en apprenant les étapes institutionnelles, en créant ses propres registres et en croisant des données.

La Gallera

Une « cuisine » dans le Veracruz

Durant la Brigade, nous explorons « La Gallera », un ancien ranch de la municipalité de Tihuatlán situé entre les municipalités de Poza Rica et de Papantla. Après avoir erré un certain temps à chercher ce camp d'extermination, être passé d'abord par un autre « camp de torture » rempli de déchets et d'habits, nous arrivons finalement sur un terrain de six hectares, éloigné et difficile d'accès en camion.

La Gallera est un autre exemple typique d'un espace domestique devenu clandestin : d'abord privé, puis abandonné, réapproprié de force par les cartels pour en faire un camp de torture et d'extermination, qui a été ensuite abandonné et « réensauvagé » avec le temps, par une nature qui reprend ses droits. Aujourd'hui, les familles du collectif Familiares en Búsqueda María Herrera souhaitent en faire un lieu de mémoire.

El Pozolero

Santiago Meza López, alias « El Pozolero », était responsable de traiter les corps pour le Cartel de Tijuana, au nord du Mexique. Il travaillait d'abord pour Teodoro Garcia Simental, « El Teo », le lieutenant du cartel Arellano Felix, puis a été la main-d'œuvre du cartel du Sinaloa à Tijuana. Lors de son arrestation en 2009, il confesse avoir dissout plus de trois cents corps en huit ans de travail à Tijuana. Quand les autorités lui demandèrent d'identifier certains disparus à partir de leur photographie dans un album, il répondit être totalement incapable de reconnaître un seul visage.

Ma fonction spécifique au sein de l'organisation est de faire le travail du *pozole* [soupe mexicaine traditionnelle], qui consiste à ce que les membres des différentes cellules de l'organisation m'amènent des cadavres à dissoudre dans une solution qui se prépare à base de soude caustique et d'eau (...). J'ai appris à faire du *pozole* avec une cuisse de bœuf que j'ai mise dans un seau où j'ai versé un liquide et elle s'est décomposée ; les corps qu'on me donnait à « pozoler » (*pozolear*), on me les amenait morts et je les mettais complets dans les barils et versais 40 à 50 kilos de poudre que j'achetais dans une quincaillerie à 35 pesos le kilo. (cité par Marcela Turati, 2019)

L'analogie entre la déshumanisation des sujets qu'il dissolvait et la préparation de la soupe mexicaine faite de viande et de grains de maïs, connue comme le *pozole*, a permis à ce professionnel de la disparition de dissoudre les cadavres d'ennemis dans de la soude caustique tout en considérant son activité comme de la cuisine.

L'atmosphère de ce lieu est extrêmement lourde et chargée. Les histoires passées affleurent encore à la surface, entre les herbes, les cendres, les détritus et les habits qui jonchent le sol. Sur le terrain de La Gallera, le cartel des Zetas torturait, assassinait, brûlait et enterrait ses victimes. C'est un cimetière clandestin qui a connu plusieurs histoires d'ensevelissements et d'exhumations.

Ce lieu clandestin de la disparition, appelé tantôt « camp d'extermination » (*campo de exterminio*), tantôt « cuisine » (*cocina*), appartenait au cartel des Zetas présent dans le nord du pays et dans le Veracruz. Ce cartel, composé d'anciens militaires, est connu pour son *modus operandi* particulièrement cruel. Le qualificatif de « cuisine » renvoie à leurs méthodes d'exécution qui s'apparentent à des recettes de cuisine dont les ingrédients locaux pour se défaire des corps sont intimement liés à la production pétrolière de la région. Elles consistent à jeter dans des barils de métal (*tambos*) de deux cents litres des corps déjà démembrés puis à les brûler avec de l'essence ou à les dissoudre avec de l'acide, rappelant à bien des égards les techniques « pionnières » du « Pozolero » de Tijuana en Basse Californie. La métaphore culinaire renvoie à cette figure devenue célèbre dans le nord du pays.

À La Gallera, la « cuisine » est littérale : avant d'être un lieu de torture et d'extermination, un four énorme de trois mètres de haut sur six mètres de large servait à cuisiner le « *zacahuil* », un *tamal* (pain) de maïs géant très populaire dans la région.

En février 2020, la V^e Brigade réalise le cinquième passage au peigne fin de ce terrain en moins de quatre ans, avec la présence d'autorités judiciaires, d'expert.e.s médico-légaux et de collectifs de familles. Le terrain est examiné (*procesado*) une première fois en 2017, lorsque des fonctionnaires du Bureau du Procureur de Veracruz (Fiscalía General del Estado, FGE) sont entrés avec un mandat d'arrêt (*averiguación ministerial*) sur ce terrain et exhument six personnes décapitées (cinq hommes et une femme), ainsi que de très nombreux habits d'adultes et d'enfants, des valises, des parties d'une camionnette avec une plaque d'immatriculation de l'État de Mexico. Le collectif Familiares en Búsqueda María Herrera demanda ensuite une autorisation à la FGE pour y retourner en mars 2017 avec la II^e Brigade nationale de recherche de personnes disparues. Ils retrouvent cette fois-ci un crâne d'enfant et 249 fragments osseux distribués sur 22 points « positifs », considérés comme des fosses clandestines. Tout autour sont aussi retrouvés des téléphones portables, des centaines de couches pour enfants, des serviettes hygiéniques, des habits de femmes, des chaussures, des couvertures, des bâches, des barils d'eau et parfois même des préservatifs. Les fonctionnaires de la FGE s'engagent alors à emballer tous ces indices récupérés par les familles et à examiner le four géant.



La Gallera est un ancien ranch. 18 février 2020, Tihuatlán, entre Poza Rica et de Papantla, Veracruz.



La Gallera appartenait au cartel des Zetas qui signaient leurs actes atroces (« Z-35 » sur la photo). 21 février 2020, Tihuatlán, Veracruz.



Traces de mains sur les murs de La Gallera. 21 février 2020, Tihuatlán, Veracruz.



Le «four» de la cuisine de La Gallera.
18 février 2020, Tihuatlán, Veracruz.



Mario Vargara
est descendu en rappel
avec l'aide des Marabuntas
dans le puits du ranch de
La Gallera, 18 février 2020,
Tihuatlán, Veracruz.

Le début de la recherche est un peu dispersé, un groupe se dirige en file indienne vers le haut du terrain dans la végétation dense avant de redescendre pour avoir suivi une piste erronée. Un autre groupe reste autour de la maison. Bien vite, il trouve des petits ossements humains et la police scientifique balise la zone et se met au travail. Pendant ce temps, on entend un drone amené par la police fédérale survoler les lieux. Les chiens de deux policiers volontaires aident les chercheurs d'indices qui se concentrent sur des points précis. Autour du four géant, ils sont déconcertés par les nombreuses odeurs qu'ils repèrent à plusieurs endroits, ou qu'ils repèrent une première fois, mais pas la seconde, une fois la terre creusée. Plusieurs petites cellules improvisées se dispersent sur le vaste terrain. Je suis l'une d'elle avec un chien qui creuse un premier bidon d'eau enterré à côté d'une couverture et d'une bâche. On découvrira ensuite qu'il y en a trois alignés, allant du four à la maison.

Face à l'ampleur de la situation, l'équipe de coordination décide de partir acheter en urgence 5 tamis pour aider ces chercheurs de trésors contemporains à chercher des indices dans les kilos de cendres. Moi je m'attèle avec quelques autres femmes à creuser autour du bidon près du four pour l'extraire, il résiste car, comme les autres, il est au pied d'un arbre et les racines le retiennent. On trouve au passage des fragments d'os que l'on pense être d'origine humaine et que l'une des étudiantes en anthropologie physique examine, pour « exclure » (*descartar*) les os d'animaux de la sélection et envoyer le seul qui est confirmé à l'analyse. Ensuite, je passe devant un groupe qui s'affaire autour d'un puits : Mario, le chercheur de fosses le plus professionnel de la Brigade, est descendu en rappel avec l'aide des marabuntas, dans un puits profond pour remplir des seaux de terre. D'autres tamisent la terre hissée de ce trou. Je me retrouve finalement avec une autre équipe improvisée pour tamiser des cendres enfouies au bas de la maison, peut-être emportées par les pluies.

J'aide d'abord une « chercheuse de fosses » originaire du Querétaro à finir un premier tri d'ossements d'animaux, très nombreux, gros et coupés à la lame pour la cuisine des tamales. Malgré les passages judiciaires et scientifiques passés, ils traînent au sol, ajoutant de la confusion à la lecture de la terre. Yadira propose de les mettre dans un sachet accompagné d'une petite bouteille en plastique, trouvée sur place, contenant un message pour les prochaines recherches, et qui indiquent que ces os d'animaux ont été écartés (*descartados*) par la V^e Brigade. Puis l'un des pères de famille trouve un trou où des cendres ont été enterrées. On les tamise à plusieurs pour ne retrouver que des bouts d'os minuscules, pour la plupart calcinés, illisibles.

Tout au long de la journée, les familles se sont posé des tas de questions et ont élaboré des tas d'hypothèses sur ce qui avait bien pu se passer. Après cette journée éprouvante, de nombreuses mères se réunissent autour de *doña* Mari (María Herrera) en cercle devant le four et prient. Sur les nerfs, l'une d'elles crie soudainement et fond en larmes, l'émotion est générale.

Extrait de carnet de terrain de Sabrina Melenotte, La Gallera, février 2020, également publié dans Melenotte, 2021a

Mais le ranch de La Gallera est finalement abandonné par les autorités judiciaires et les preuves exposées à la faune et aux probables responsables de ces crimes qui peuvent revenir sur les lieux. Cet abandon des autorités régionales s'accompagna alors du déni de l'ancien procureur général de Veracruz, Jorge Winckler (d'abord fugitif de la justice mexicaine en raison de plusieurs mandats d'arrêt contre lui, dont un pour le délit de disparition forcée, et aujourd'hui en procès malgré les appels), qui assure qu'il n'y a guère plus de restes sur le terrain, affirmant en même temps que les familles mentent. Critiqué par l'un de ses subordonnés, entre temps fugitif lui aussi, l'ancien procureur spécialisé dans l'accueil des plaintes de personnes disparues (*Exfiscal especializado en Atención por Denuncias de Personas Desaparecidas*), Luis Eduardo Coronel Gamboa, tente à son tour de réajuster les propos de son supérieur et rassurer les familles, affirmant que les restes sont conservés et analysés dans le strict respect des protocoles d'expertise et de la « chaîne de traçabilité » (*cadena de custodia*). Deux ans plus tard, les familles n'ont toujours aucun retour sur ces découvertes.

Le discrédit du gouvernement de Veracruz sur les travaux menés à La Gallera mobilise les collectifs de familles, jusqu'à ce que Roberto Campa Cifrián, alors sous-secrétaire des droits de l'homme au sein du Ministère de l'Intérieur (Secretaría de Gobernación), s'engage à lancer une nouvelle recherche à la charge du Bureau du procureur général de la république (Procuraduría General de la República, PGR). La IV^e Brigade a donc lieu en novembre 2018 avec la PGR, qui trouve sur le même terrain déjà exploré par les autorités régionales, d'autres restes humains (un morceau de fémur, un pelvis, une mâchoire, un crâne et des centaines de restes osseux, dont certains carbonisés).

En 2019, le collectif local María Herrera amène un guérisseur traditionnel (*curandero*) pour « nettoyer » les lieux. Le passage de la V^e Brigade en 2020 veut donc procéder au cinquième passage au peigne fin du terrain pour terminer de retrouver tous les restes humains.

Le cinquième tamisage de ce lieu sur plusieurs jours par la Brigade a permis de retrouver de nombreux fragments d'os calcinés au milieu de kilos de cendres indéchiffrables et de centaines d'autres os d'animaux, de bœuf et d'oiseaux essentiellement, mais illisibles par la génétique. L'omniprésence d'ossements d'animaux côtoyant les restes humains renforce la métaphore culinaire de ces recherches et sème encore plus de confusion sur les crimes passés.

Après plusieurs journées à récolter les derniers indices, à passer le terrain au peigne fin et à tamiser les cendres pour retrouver les derniers fragments humains, la Brigade comprend qu'elle ne va plus retrouver de corps entiers et qu'il serait peu probable d'exhumer davantage face à de tels restes humains illisibles. La combustion des corps

anéantit tout espoir de déchiffrement de traces tangibles du crime.

À la fin de la Brigade, douze possibles « cuisines » sont identifiées et en partie traitées, parmi lesquelles La Gallera. Mais les journées exténuantes passées sur ce lieu sont certainement parmi les plus difficiles pour chacun de nous au sein de la Brigade, en mettant à rude épreuve notre psyché et notre corps durant ces recherches. L'expérience physique et sensible de la journée passée à La Gallera est difficile à traduire aujourd'hui encore. J'en reviens sidérée et me demande pour la première fois en vingt ans de recherches au Mexique pourquoi et comment j'étais arrivée jusque-là, à ce seuil franchi de l'humanité. Observer le four géant, tamiser les cendres qui tombent sur mes chaussures, creuser à la sueur de mon front avec les familles, et surtout, « imaginer le pire » tout au long de ces actions, sans finalement jamais savoir vraiment ce qui s'est passé ici tout en le supputant, sont des expériences pénibles qui résonnent en moi d'autant plus singulièrement qu'elles m'ont renvoyée à mes origines, à la mémoire de la guerre de mes parents et grands-parents, la Seconde Guerre mondiale en Alsace et la guerre d'Algérie. Vivre aussi intensément et « goûter » l'horreur humaine par le biais des « cuisines » mexicaines plonge inextricablement dans les confins d'une histoire universelle. Cette expérience immersive inattendue au cœur des ténèbres me conforte dans l'idée qu'il est nécessaire de nommer l'innommable et de poursuivre la quête de sens aux côtés des familles qui « réhumanisent l'humain ».



José Luis a fabriqué des tamis et pendant des heures, il va tamiser les tas de terre mélangés à de la cendre pour y chercher des os calcinés. Il faudra ensuite déterminer s'ils sont humains, 18 février 2020, Tihuatlán, Veracruz.



Mario Vergara nous montre quelques os calcinés qu'il pense être des os humains de par leur taille et leur forme, qu'il fait ensuite confirmer par l'équipe d'anthropologues physiques indépendants qui accompagnent la Brigade. Les os calcinés si petits ne peuvent pas être analysés et donc identifiés, 18 février 2020, Tihuatlán, Veracruz.



MEXIQUE : UNE TERRE DE DISPARU.E.S

19 RÉCITS, 2 ENQUÊTES, 1 PORTFOLIO



Mexique

une terre de disparu.e.s

Sous la direction de Sabrina Melenotte

Avec les contributions de : Josemaría Becerril Aceves, Collectif Paris-Ayotzinapa, Emmanuelle Corne, Paola Díaz, Luis López, Sabrina Melenotte, Natalia Mendoza, Marcos Nucamendi, Verónica Vallejo Flores



Carte des terrains de recherche

Direction scientifique & éditoriale

Sabrina Melenotte

Coordination éditoriale & relecture

Emmanuelle Corne, Nadège Larcher, Chloé Lepart,
Sabrina Melenotte, Marie Villette

Conception graphique

Chloé Lepart, Marie Villette

Couverture

Collectif Paris-Ayotzinapa, Vincent Trouillard

Crédits photographiques

Yolanda Chio, Miguel Fernández de Castro, Emmanuelle Corne,
Marc Damage, Basem Hemza, Mario Marlo, Pablo Mardones,
Lorenza Sigala

MEXIQUE : UNE TERRE DE DISPARU.E.S

19 RÉCITS, 2 ENQUÊTES,
1 PORTFOLIO

Depuis la « guerre contre le narcotrafic » impulsée en 2006, le Mexique est devenu une terre de disparu.e.s.

En donnant voix et visages aux familles de victimes qui suivent les traces de leurs êtres chers, les récits et les photographies de cet ouvrage livrent des clés de compréhension sur la façon dont une société vit dans, avec, contre et après des violences extrêmes et massives.

Face à un État dysfonctionnel et des institutions fragmentées, les recherches « en vie », « dans la nature », auprès des institutions, dans les villes et villages reculés, mais aussi les expressions artistiques et mémorielles, sont autant de clameurs de justice d'une société qui embrasse à bras le corps le destin de dizaines de milliers d'anonymes, disparu.e.s ou retrouvé.e.s mort.e.s.



EM fondation
maison des
sciences
de l'homme

IRD
Institut de Recherche
pour le Développement
FRANCE

SV

ANR
PROJET FINANCÉ PAR L'ANR

URMIS
Unité de recherches
Migrations et société